

EDOUARD TAVAN

Fantaisie

Occultiste

RÉVÉLATIONS

D'UN ANCIEN CHAUDRONNIER

GENÈVE

CH. EGGIMANN ET C^{ie}, ÉDITEURS

1900



Memorial Library
University of Wisconsin - Madison
728 State Street
Madison, WI 53706-1494

PQ
2449
T73
F3
1900

ATP9327

Fantaisie occultiste

Révélation d'un ancien chaudronnier

I

« Nulles propositions m'estonnent, a dit Montaigne, nulle créance me blêce, quelque contrariété qu'elle aye à la mienne ; il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. »

Puissent ceux qui auront connaissance de ce qui va suivre s'armer de la douce indulgence de l'auteur des *Essais* ; je leur en saurai d'autant plus de gré, que je n'y réussis point moi-même la première fois qu'il me tomba entre les mains une relation des faits abracadabrants dont, il y a quelques années, les

théosophes d'Allahabad et de Simla remplissaient les Indes et l'Angleterre.

On se rappelle sans doute l'illustre thaumaturge Mme Blavatzki et ses aides, Damodar, de Madras, le Mahatma Kout-Houmi, et autres insaisissables adeptes, vaguement domiciliés du côté du Thibet, mais doués par bonheur de la précieuse faculté de désincorporer leur moi, pour l'envoyer, sous sa forme astrale, faire visite à leurs amis. Ce n'étaient que miracles dûment constatés : invisibles clochettes tintinnabulant par les airs, transports occultes, à travers les murs et les espaces, de cigarettes et de plâtras dématérialisés et rematérialisés, services à thé surgis de terre en plein pique-nique, messages mystérieux trouvés dans tous les coins, une pluie de messages tombant des plafonds, s'insinuant sous les serviettes des convives, dans les poches des gentlemen, dans la corbeille à ouvrage des ladies. Le moyen, je vous le demande, de croire à toutes ces calembredaines ?...

Et voilà qu'à mon tour, moi aussi, moi qui vous parle, j'ai reçu des messages. Or, puisque l'attention du public intelligent semble se tourner actuellement vers ces ques-

tions abstruses, je ne vois pas pourquoi je ne vous communiquerais pas ces messages ; cela, bien entendu, sous la condition expresse qu'on ne leur accordera que le degré de créance qu'ils paraîtront mériter. Ils ne prétendent ni s'imposer, ni en imposer à qui que ce soit. Au demeurant nous ne les avons point admis sans protestation ; nous en fûmes même passablement scandalisés, jusqu'au moment où nous comprîmes qu'en cette fatale année 1899 nous devions, ou tout au moins nous pouvions nous y attendre. On nous fit remarquer en effet que ce millésime prédestiné contenait en lui la grande Triade, la Triade des Triades ; comme on peut s'en convaincre $1 + 8$ égalant 9, nous retombons à 999, c'est-à-dire à trois fois 333.

Pures balivernes, nous dira-t-on. Pures balivernes ? Au premier abord c'est possible ; mais en fin de compte, interrogez les enseignements de l'histoire, rouvrez les vieilles chroniques de l'an de grâce 999, de cette année maudite, toute remplie de la terreur du millénaire et qui, entre autres abominations, installa sur le trône des pontifes, en la personne de Sylvestre II, un pape sorcier.

Nous n'en sommes pas là heureusement.

Et pourtant, dans ces dernières convulsions du siècle qui se meurt, un vent de folie semble avoir soufflé sur la chrétienté tout entière. N'avons-nous pas vu le successeur actuel de Sylvestre II assister impuissant, en son infailibilité, au hallali furibond sonné par son clergé en délire contre la justice aux abois — le chef suprême de l'orthodoxie slave, reniant sa parole et celle de ses pères, fouler aux pieds le droit du plus fidèle de ses peuples — le maître tout-puissant des fervents de Luther s'en aller pompeusement serrer la main sanglante du sultan rouge, du grand assassin ? N'avons-nous pas vu de nobles nations, porte-drapeaux du progrès et de la foi réformée, abuser de leur formidable puissance pour écraser des faibles, coupables, comme nos ancêtres, de ce crime énorme : se croire maître chez soi ? Et voici que l'antique visiteuse des ghettos et des lazarets, la dame noire à face de squelette, flairant, aux cris de « Mort aux juifs », comme un relent de moyen âge, a cru son heure revenue et, taciturne, s'avance pas à pas ; tandis qu'en selle sur leurs utopies incendiaires, les Attilas de l'anarchie attendent implacables le signal, prochain peut-être, du branle-bas universel.

Au milieu de tant de manifestations contraires à l'ordre des choses, lorsque les influences sidérales pèsent si lourdement sur l'atmosphère chargée de magnétismes en désarroi, nous nous étonnerions de ces quelques messages envolés jusqu'à nous ! Ah bien plutôt étonnons-nous d'être les seuls à en avoir reçu, étonnons-nous qu'il ne s'en soit pas trouvé sur les tables et dans les poches de tous et de chacun.

Ce n'est pas que ces étranges communications aient rien de commun avec les petites affaires du siècle finissant. La guerre et la politique, ces mesquines questions du jour, pain quotidien du journalisme, ne les regardent point ; elles ignorent toute cette prose. D'ailleurs elles nous parlent la langue des muses, ce qui est absolument correct. « Toutes les sciences surhumaines, dit encore le moraliste cité plus haut, s'accoustrent de la forme poétique. » Et cela se conçoit fort bien, puisque cette langue du rythme et de la rime a ceci pour elle :

Que les sots d'aucun temps n'en ont su faire cas,
Qu'elle nous vient de Dieu, qu'elle est limpide

[et belle,

Que le monde l'entend et ne la parle pas.

Ce sont donc des vers ; oh ! des vers point du tout nouveau jeu, des vers « premier empire », comme dirait un poète de mes amis. Passablement fantaisistes, ils n'ont pourtant point la capricieuse légèreté d'un Verlaine ; tout embrumés d'occultisme, ils ne sauraient cependant se réclamer de la belle et ténébreuse opacité d'un Mallarmé, enfin, quoique suffisamment bariolés d'exotisme, ils ne rappellent que de très loin le coloris de M. de Rénier ou la grandeur de Leconte de l'Isle ; c'est à peine de mauvais Victor Hugo. Mais cela importe peu dans notre république aussi lettrée que peu littéraire (qu'on me passe ce truisme) et dans laquelle les poètes n'ont guère plus de place que dans celle de Platon. C'est là du reste une grande preuve de bon sens, car la poésie — et l'on peut m'en croire — a pour effet immédiat et direct de détourner ses fidèles du véritable but de la vie, qui est, comme on sait, de gagner de l'argent.

Les messages dont nous fûmes honorés comptent donc, pour éveiller l'intérêt, non pas tant sur leur forme plus ou moins heureuse, que sur leur provenance peu commune et sur les révélations qu'ils apportent : tombés des régions d'où nul ne revient, ils

tiennent non moins, semble-t-il, du spiritisme que de la théosophie.

A ce propos, disons tout de suite, pour rassurer les nerveux et les timorés, qu'ils ne seront pas entachés du moindre somnambulisme ; les tables mêmes n'y seront pour rien : celles que nous pourrions rencontrer au cours de ce simple mais consciencieux mémoire, ne tourneront, ni ne bavarderont, ni ne lèveront la jambe ; elles sauront rester à leur place avec toute la modestie qui convient à leur sexe et à leur situation : ce seront des tables bien sages.

Premier message

Vers la fin du mois de juin 1899, mademoiselle M. R., féministe convaincue, connue d'ailleurs dans la République des lettres, m'ayant témoigné le désir de faire la connaissance de madame C. K., adepte des doctrines théosophiques et de plus poète, j'invitai ces deux aimables muses à un five o'clock. Au jour marqué, tandis que dans ma bibliothèque, madame C. K. nous faisait lecture de fort beaux vers de sa composition,

une lettre de forme oblongue, couleur rouge vif, apparut tout à coup sur ses genoux dans les plis de sa robe. D'où venait-elle ? personne n'eût pu le dire. Après quelques instants d'un étonnement bien légitime, nous nous décidâmes à rompre le cachet. Elle contenait les vers suivants, rédigés en un français passablement archaïque et de plus au nombre de sept, chiffre dont l'importance ne saurait échapper à personne :

Es jour de Paul es jour de Pierre,
Estant moi mille ans sous la pierre,
Adviendra que s'encontreront
Celle diserte es chose occulte
Et celle que marrit l'insulte
Qu'a pouvres femmes hommes font...
Et orages moult grands seront.

Et en effet, la lecture de ces vers fut ponctuée par d'effroyables tonnerres, en outre, vérification faite, le calendrier indiquait bien réellement le jour des saints Pierre et Paul ; enfin j'ajoute, comme preuve d'authenticité, que ce message écarlate était écrit en capitales d'imprimerie et signé d'un pantacle éminemment théosophique, portant le nom de Nostradamus.

Deuxième message.

Ce second message se matérialisa tout à coup, chez Mlle M. R., sur une petite table, au moment même où cette dame venait de la débarrasser pour y poser le plateau du thé ; il consistait en un rouleau de parchemin d'environ trente centimètres de long, attaché avec une sorte de filament herbacé, d'apparence assez mystérieuse. Lorsqu'on le déroula, il se trouva rédigé en caractères helléniques et timbré d'un pantacle en forme de rosace assyrienne qui contenait le nom de Soffar le Persan.

Pour le coup, d'où sortait-il, celui-là ? Que pouvait-il bien nous vouloir ? et puis, « comment peut-on être Persan » ? Soffar le Persan, cela ne nous disait pas grand'chose, je l'avoue, et nous voilà aussitôt courant aux informations, chacun de notre côté. Mademoiselle M. R., qui ne laisse pas d'être fort érudite, ne fut pas longue à découvrir que notre nouveau correspondant de l'Au delà n'avait été de son vivant qu'un misérable

marchand de chaudrons, ce qu'elle nous communiqua, non sans malice, avec une petite moue de dédain qui lui seyait à ravir. Quant à moi, j'ouvris Bouillet, tout simplement, et j'y lus qu'en effet le nom de Soffar signifiait bien réellement chaudronnier et que celui qui l'avait porté fut le père de Yacoub, fondateur de la dynastie persane des Soffarides. Cela valait déjà beaucoup mieux à coup sûr ; mais j'avais le sentiment qu'on pouvait trouver mieux encore. Je ne me trompais point, car j'eus la chance de mettre la main sur un article du *Journal des savants*, qui faisait de Soffar un fameux alchimiste, inventeur — notez bien ceci — d'un liquide dont la vertu changeait en or tous les métaux.

— Cette fois, nous y sommes, m'exclamai-je, tout fier de ma découverte ! et voilà, ne vous en déplaise, mademoiselle, une amitié qui n'est point à négliger. Ce bon Soffar, qu'il vende des chaudrons tant qu'il voudra, pourvu qu'il daigne nous en réserver un plein de sa bienheureuse drogue...

Mais ne plaisantons point sur des sujets aussi graves, d'autant plus que nous tenons, à n'en point douter, le vrai Soffar. Cela nous est confirmé par notre amie, Mme C. K. ;

cette aimable théosophe nous apprend que l'*Initiation* de M. Pappus, organe occultiste s'il en fut jamais, absolument farci d'alchimie, de chiromancie et de magie de toutes les couleurs, mentionne fort souvent un certain Zeffar. Cette légère divergence orthographique pour un vocable persan, transcrit en français, est sans importance aucune. C'est très certainement notre Soffar.

En tout cas, quoi qu'il en soit du passé de ce mystérieux correspondant, comme aussi de son état civil, quand vivait, les messages qui vont suivre, tous de sa main et signés de lui, ne sauraient manquer, à travers l'espèce de clair-obscur dont il s'enveloppe, de jeter quelque lumière sur sa personnalité théosophique.

« Tous de sa main », avons-nous dit ; qu'on ne s'y méprenne pas ; cette assertion ne doit point s'entendre à la lettre. Ces grands désincarnés, en effet, lorsqu'ils renoncent à se servir des muscles d'un médium dans les communications dont ils honorent les pauvres terriens, ne vont point pour cela s'abaisser à faire courir la plume sur le velin comme d'humbles gratte-papier. Ils ont recours à la méthode des théosophes, méthode si

avantageuse, si « élégante », comme diraient nos physiciens, qui fut développée quelque part avec toute la clarté désirable, par Kout-Houmi lui-même, par Kout-Houmi Lal Singh, de l'Himalaya. Les missives de ces messieurs ne sont point écrites ; elles sont « empreintes ou précipitées » par la seule force de la volonté. Comme on le voit, cela est simple, propre et infiniment pratique.

*

*Transcription des caractères helléniques du
premier message de Soffar*

Celui qui vous écrit ces choses
Fut prêtre d'Ahura Mazda ;
Il dort au fond des cryptes closes
Dans Ecbatane, sous les roses,
Les roses et le réséda.

Mais en sa route solennelle,
Son âme, plus haut que les vents,
Un instant repliant son aile,
Vers vous se penche fraternelle,
Dans sa pitié pour les vivants.

Pesants de crimes et d'orgies,
Les cœurs, d'égoïsme embrumés,
Aux perspectives élargies
De nos antiques théurgies
Depuis longtemps se sont fermés.

Tout symbole, toute formule,
Tout s'est perdu par le chemin ;
Et dans la nuit qui s'accumule,
Des mages l'adepte et l'émule,
Je rédige ce parchemin.

Dans Thèbes et dans Babylone
J'ai pâli sur la Grande Loi ;
Fervent que l'inconnu talonne,
Les mots gravés sur la colonne,
Je les ai lus ; écoutez-moi.

Ecoute, noble cœur que vexe
Le droit du mâle aux poings brutaux,
Qui vas rêvant l'œuvre complexe
De changer l'un et l'autre sexe
Dans leurs rapports fondamentaux.

Et toi, de qui l'âme en colloque
Avec la sphère des Esprits,
Fourrageant dans l'ombre équivoque,
Emprunte aux êtres qu'elle évoque
La substance de ses écrits.

Et toi, de qui, toujours rebelles,
Dès l'aurore de tes destins,
En décevantes ribambelles,
Douce rimes et douces belles
Ont leurré les pas incertains.

Ecoutez les paroles sages ;
Méfiez-vous de ces apports
Qui se disent, rouges messages,
Dictés pour vous, du fond des âges,
Dans les ténèbres du dehors.

Sachez-le, docte réformiste,
Et vous, monsieur le professeur,
Et vous, irréprochable myste,
Nostradamus est un fumiste,
Nostradamus est un farceur.

*

Nostradamus est un fumiste,
Nostradamus est un farceur.

Eh bien ! je dois dire que nous nous en doutions un peu. Le second vers du « rouge message » nous avait d'emblée mis en garde contre son auteur ; car nous sommes gens de quelque littérature. On ne nous en conte pas si facilement, pour astrologue que l'on soit. « Estant moi mille ans sous la pierre ». A d'autres !! Qu'il ait pu y trouver le temps long et en perdre la notion jusqu'à un certain point, nous l'admettions volontiers ; tout de même la bétise semblait par trop forte, décidément.

Tout compte fait, le poète des Centuries était « sous la pierre », en ce jour des saints Pierre et Paul, depuis exactement trois cent trente-trois années, chiffre qui, malgré son caractère au plus haut degré cabalistique, je le reconnais, ne saurait pourtant équivaloir aux dix siècles dont il se vante. Rappelons-nous d'ailleurs que cet inventeur de l'Alma-

nach, originaire du pays de Tartarin, avait dès le berceau respiré l'air capiteux du Midi ; il devait aimer à enfler les choses. Je n'en veux pour preuve que cet hexamètre latin que lui décochèrent de son vivant les faiseurs d'épigrammes.

Nostra damus, cum falsa damus; nam fallere nostrum est.

« Nous ne faisons que donner ce qui est nôtre lorsque, nous donnons des choses fausses, car tromper est notre caractère. » Ce qui signifie en bon français : Nostradamus est un fumiste.

Et pourtant, tout bien considéré, nous inclinons à croire que ce n'est point à l'éminent astrologue personnellement que Soffar, dont l'urbanité ne peut guère être mise en doute, applique ces épithètes malsonnantes, mais bien à l'esprit facétieux qui eut l'impudence (et c'est toujours plus notre conviction) de se parer du nom de Nostradamus. C'est là un fait qui n'est point pour nous surprendre ; on sait en effet que le nombre des esprits folichons est légion, ou peu s'en faut. Ces pince-sans-rire de l'invisible se font un malin plaisir de se gausser des tourneurs de tables, ils s'amusent à leur donner

de la tablature (c'est bien le mot) en se faisant passer pour d'illustres personnages. Suffisamment assurés d'échapper aux sévérités du code et à tout décret de « prise de corps », ils signent effrontément Shakespeare, Jeanne d'Arc, Victor Hugo, Napoléon — surtout Napoléon. Il faut pardonner cette innocente manie à ces pauvres âmes errantes, sans feu ni lieu, à travers les étendues.

Après cela, reconnaissons pourtant que tous ne rendent pas les Esprits responsables de ces fredaines ; et comme témoins à décharge citons précisément les théosophes.

Pour autant que nous en pouvons juger, étranger que nous sommes à ces théories absconses, les membres de cette secte, dont les maîtres, dans leurs moments perdus, se désincarnent tout vifs, abandonnant et réintégrant *ad libitum* le charnel domicile, n'admettent point la concurrence des désincarnés d'outre-tombe. Ce n'est pas qu'ils n'en sachent pour le moins aussi long que les spirites : coups frappés, sonneries, apparitions lumineuses, pluies de fleurs, apports et transports leur sont choses coutumières ; mais ils se refusent à reconnaître dans ces phénomènes la main des Esprits ; ils ne voient là rien

d'anormal, rien de miraculeux ; à leurs yeux, tout cela n'est que l'effet — après tout pourquoi pas ? — d'une force naturelle ayant ses lois précises, et qui, tout comme l'étaient hier encore les rayons X et la télégraphie sans fil, serait demeurée jusqu'à présent enfouie pour nous dans le domaine illimité des découvertes en puissance.

Cette force inconnue de nos physiciens, les mystérieux adeptes du Thibet et autres lieux l'étudient depuis des siècles ; aussi ne peut-on guère douter que ce ne soit justement à elle que se rapporte cette « Grande Loi » sur laquelle a pâli Soffar, ainsi que ces « mots gravés sur la colonne », passage que, dans son obscurité, nous jugeâmes d'abord avoir été mis là tout simplement pour rimer avec Babylone — à moins pourtant que ce ne fût l'inverse.

Au reste, elle a un nom, cette force miraculeuse, un nom secret ; je me risque à vous le chuchoter, mais que cela demeure entre nous : on l'appelle Akas. Ce serait donc cet agent à forme sanscrite qui produirait toute cette fantasmagorie. Le malheur, c'est que les disciples de Robert Houdin se targuent d'en faire autant sans autre magie que leur

fameux « Passez, muscade ». Aussi la science orthodoxe, qui n'a jamais rencontré au fond de ses creusets ni l'Akas, ni les Esprits, s'empresse-t-elle de les croire sur parole et de leur faire honneur de toutes ces merveilles ; tandis que tel de ses plus hardis pionniers trouve une solution partielle du problème dans les stupéfiantes facultés de l'être subconscient des somnambules.

Quant à moi, humble profane, je m'expliquais jusqu'ici les assertions de tant de gens de bonne foi qui affirment avoir vu, en me disant qu'évidemment, suggestionnés par l'effet d'une espèce d'hypnotisme collectif et progressif, ils s'imaginaient avoir vu. Mais à présent que j'ai vu moi-même, que j'ai lu et palpé ce message de notre vieux Persan, je ne sais plus guère que penser. En outre, cette solennité de ton, ce parfait accord de la phrase et du rythme, cette richesse de la rime, tout cela m'a fait une certaine impression, bien que, de façon générale, je n'aie pour la poésie, en bon Genevois que je suis, qu'une estime fort médiocre. Et puis, cet ancien chaudronnier, promu sans doute au rang de ces Esprits planétaires qu'admettent les théosophes, comme il connaît bien son mon-

de ! comme il nous croque tous les trois avec nos goûts et nos dadas en trois exquis instantanés ! Vraiment, si cela est apocryphe, qu'y aura-t-il d'authentique désormais ?

Troisième message

Ce troisième message, de Soffar comme le précédent, était écrit en caractères étranges et fort difficiles à déchiffrer. Une étude minutieuse a fait reconnaître que les consonnes n'étaient autres que de l'écriture maçonni-que, tandis que les voyelles consistaient en divers signes qui faisaient corps avec elles soit au-dessus soit au-dessous, différant en cela des alphabets sémitiques. Quant à la matière, c'était une feuille de papier couleur bronze, enroulée, et attachée avec un ruban d'une sorte de soie jaune, l'étoffe, croyons-nous, des prêtres de Bouddha. Le message s'est trouvé, d'une manière fort inattendue, chez Mme C. K., sous la nappe dont cette dame venait de couvrir une petite table.

*

Transcription du troisième message

Auprès de vous je viens encore :
Des sphères que mon âme explore,
Où je plane dans l'absolu,
C'est moi qui naguère, au passage,
Ai laissé tomber le message,
Le message, l'avez-vous lu ?

Ne doutez pas ; chassez le doute.
Plus d'une fois, sur votre route,
En des âges déjà lointains,
La loi qui règle toutes choses,
A travers nos métamorphoses,
Mêla mon astre à vos destins.

Un jour, sous le dais écarlate
D'un palais que baignait l'Euphrate,
Le sort, jadis, nous assembla :
Murs d'albâtre, salles fleuries
De lotus et de pierreries ;
Et tous quatre, nous étions là.

Le palais, de la base au faite,
Frémissait de rumeurs de fête ;
Et, dans les vapeurs des parfums,
Théorbes, kinnors et sambuques
Vibraient sous les doigts des eunuques,
Courbant à nos pieds leurs fronts bruns.

Au loin, c'était la ville immense
Avec ses dieux et sa démence,
Son fleuve large comme un lac,
Et, s'étagéant sur ce dédale

En sa masse pyramidale,
Le haut temple de Mérodach.

Tous, aux balustres de l'hexèdre,
Nous regardions le pont de cèdre
Où flamboyaient — houle d'airain —
Des flots de glaives et de piques
Sous l'ardent soleil des tropiques,
Qui ruisselait du ciel serein.

Trainant, dans sa mansuétude,
Tout Israël en servitude,
Là-bas, dans un grondement sourd
De chars de bronze et de cymbales,
Au bruit des clameurs triomphales,
Passait Naboukoudouroussour.

Et, des terrasses découvertes,
Nous agitions des palmes vertes
Où flottaient des rubans vermeils...
Mais ce passé lointain repose
En vos âmes, dans la nuit close,
Sous les limbes des grands sommeils.

Et depuis, que de fois encore
Nous avons vu la même aurore
Au cours des siècles révolus !
Oui, sous leur cendre ensevelie,
Une antique amitié nous lie ;
Je vous le dis : ne doutez plus

*

Nul ne saurait méconnaître l'intérêt qui
s'attache à ce troisième message ; mais com-

bien cet intérêt n'eût-il pas été plus complet, si notre Soffar eût bien voulu entrer dans un peu plus de détails ! En somme, il ne nous en apprend pas bien long sur ce qui nous concerne personnellement, non plus que sur notre rôle dans la grande fête babylonienne qu'il décrit, je ne nie point, avec un certain brio.

« Et tous quatre nous étions là ». Sans doute nous étions là, puisqu'il le dit ; mais après ? « Nous agitions des palmes vertes ». C'est une occupation qui en vaut une autre assurément ; mais c'est à peine une condition sociale. En qualité de quoi étions-nous là ? Grands seigneurs ou humbles comparses ? Et tenez ! une chose m'inquiète ; et si Soffar daignait m'apparaître en son corps astral, je lui dirais, comme le Cid à don Gomès : « Ote-moi d'un doute ». Ces palmes vertes agitées du haut des terrasses me rendent rêveur. Je crois les voir, je ne sais pourquoi, dans les mains de belles jeunes femmes, vêtues de longues robes blanches qui flottent dans la brise en même temps que les « rubans vermeils ». Par la barbe de Merodach ! étions-nous donc tous les quatre de l'éternel féminin ?

C'est que cela touche à une question brû-

lante : « A travers nos métamorphoses », le sexe est-il réservé ou ne l'est-il pas ? Les Hindous, nos maîtres en ces matières, inclinent nettement pour la négative. « Seigneur, demandent-ils à Brahma, en étranglant les petites filles dont ils n'ont que faire, Seigneur renvoie-la-nous sous la forme d'un garçon ». Et, en effet, peut-être bien pourrait-il y avoir alternance, ce qui, au fond, serait justice. Chacun son tour, alors ! et les clameurs de Mlle M. R. et de ses sœurs en féminisme n'auraient plus aucune raison d'être.

Enfin, ne soyons pas trop exigeants. Après tout, pouvoir se dire qu'on a été témoin d'un fait aussi capital que le triomphe de Nabuchodonosor — qu'on me permette d'employer ici la forme traditionnelle de ce nom fameux — avoir acclamé ce puissant monarque, avoir vu tout le peuple d'Israël traîné captif dans la grande Babylone, évidemment ce n'est pas rien ; quoique, pour ma part, mes souvenirs à cet égard soient plutôt confus. Par moments, il me semble bien que... j'entrevois... Mais cela est vague infiniment, cela est flou. Oh ! combien flou ! Ce n'est pas qu'il y ait rien là qui puisse infirmer l'autorité de ce document, certes non !

Il est pourtant une objection que nous devons prévoir, objection qui paraît toute naturelle au premier abord et qui pourrait ébranler la conviction des lecteurs peu au courant de ces doctrines transcendantes.

N'est-il pas au moins extraordinaire, nous dira-t-on, que ces quatre personnages, qui assistaient à l'entrée solennelle du roi de Babylone, se soient en quelque sorte donné rendez-vous, en notre fin de siècle, autour d'une tasse de thé dans le salon de Mme C. K. ? Sans doute, cela semble extraordinaire, je n'en disconviens pas ; mais pourquoi s'en étonner plutôt que d'en tirer la déduction logique ? Rien de plus simple en effet. Les Esprits, qui, dans les liens de la chair, ne connaissent, pauvres forçats de la vie, que le préau de leur prison corporelle, en arrivent, dès qu'ils ont pris la clef des champs, à jouir d'une vue d'ensemble sur le chemin parcouru, sur leurs internements successifs. Cela étant, quoi de plus rationnel que de conclure que, libres dans certaines circonstances encore mal connues, de choisir leur temps et lieu de réincarnation, ils en profitent pour retrouver d'anciens amis ; à peu près comme vous iriez, vienne le carnaval, vous inscrire

de préférence pour tel bal masqué où vous sauriez devoir rencontrer des connaissances, afin de vous donner le plaisir de les intriguer sous le domino.

Quatrième message

Ce quatrième message, du même auteur que les deux précédents, se reporte à une antiquité notablement plus reculée. Au lieu de descendre le cours des temps, comme semblaient l'annoncer ces deux vers :

Et depuis, que de fois encore
Nous avons vu la même aurore !

il rétrograde vers le passé ; il « remonte dans l'astral », ainsi que s'exprimera Soffar lui-même dans la dernière de ses communications.

Nous ne sommes plus à Babylone, mais à Thèbes d'Egypte, où nous retrouvons nos quatre personnages, Mmes R. et K., le mage persan et votre serviteur, à la cour du roi Thoutmès, fils du Soleil.

Il est infiniment regrettable que notre ex-chaudronnier n'ait pas cru devoir préciser

davantage, car il y eut plusieurs princes de ce nom, tous de la 18^e dynastie. Selon toute apparence (c'est du moins l'opinion de quelques érudits qui ont bien voulu s'occuper de la question), il s'agirait de Thoutmès III, qui fut un très grand monarque, ce qui nous transporterait à quelque dix-huit siècles avant notre ère.

Comme on le remarquera, 1800 ans pour l'Egypte, c'est en réalité bien peu de chose ; aussi n'hésiterai-je point à voir là une preuve des plus sérieuses de l'authenticité de ces messages. N'est-il pas de toute évidence que si l'Intelligence qui les a rédigés n'avait cherché, comme on dit, qu'à épater le bourgeois, elle n'eût point manqué de placer son petit roman sous les premiers Pharaons, à deux ou trois mille années plus en arrière, ce qui, sans lui coûter davantage, eût été d'un effet considérablement plus prestigieux ? Si cette Intelligence ne l'a point fait, c'est qu'elle n'avait qu'un but, la vérité ; pour les désincarnés de quelque poids, la vérité avant tout.

D'ailleurs, ce n'est point là le seul critère qui nous autorise à regarder ce document comme indubitablement authentique. Il y a autre chose. Je n'insisterai pas sur le fait

qu'écrit sur papier rouge de provenance inconnue, il commence par le nom de Soffar en figures hiéroglyphiques, pour se terminer par un cercueil de momie, manifestement de la 18^{me} dynastie, ni sur le caractère hautement égyptologique de l'ensemble, ni sur l'autorité de l'illustre savant mentionné au cours du récit. Ce sont là des preuves, je ne dis pas non ; mais elles ne sont point inattaquables. On pourrait objecter que... prétendre que... Inutile, n'est-ce pas ? d'entrer dans le détail de tout ce qu'on pourrait dire. Mauvaises preuves, autant de colonnes branlantes dont la chute entraîne les autres et fait crouler tout le système. Quant à moi, pour baser mon argumentation, je ne veux qu'un pilier, qu'un seul, mais qu'il soit de granit.

Après le nom hiéroglyphique du début, le message se poursuit en simple cursive latine ; or, il se trouve que cette écriture présente la plus étonnante analogie avec la mienne, à moi qui écris ceci, analogie si frappante que, si je ne savais ce qu'il en est, je m'en croirais l'auteur. Je n'en demande pas davantage, je tiens ma preuve, et plus la ressemblance est grande, plus ma preuve sera péremptoire. Soffar a contrefait mon écriture ! d'où

il appert, premièrement, que le message n'est point de moi, comme quelques personnes m'ont fait l'honneur de le supposer, qu'il n'est point de moi, disons-nous, puisque mon écriture a été contrefaite, c'est-à-dire imitée par un autre, et, secondement, qu'il est l'œuvre incontestable de celui qui l'a imitée, c'est-à-dire de Soffar.

Du reste, ce document nous fut servi d'une façon tout aussi mystérieuse que les précédents. On l'attendait à l'heure du thé. Le thé, comme on sait, joue toujours un rôle capital dans ces sortes de manifestations. Cependant, l'heure du thé passa et nous en étions à désespérer, quand un craquement s'étant produit du côté de la fenêtre, Mlle M. R., chez qui nous étions réunis, dit : « Voilà Soffar ! » et presque au même instant, Mme C. K. de s'exclamer : « Qu'est-ce que cela ? » et son doigt montrait sur la table, en pleine lumière, un rouleau rouge brun, de quinze centimètres de long, attaché de l'herbe, apparemment exotique, mentionnée plus haut.

Voici donc le quatrième message.

*

Quatrième message

Et déjà, bien avant que brillât ce grand jour
Où nos voix acclamaient Naboukoudouroussour,
Thèbes la sainte avait sous ses étés de flammes
Réuni pour un temps nos destins et nos âmes.

Voici, je vois surgir, en un passé vermeil,
Dans les jardins du roi Thoutmès, fils du soleil,
Deux sœurs, joie et tourment du cœur qui les
[contemple,
Oui, deux palmes d'amour, deux gazelles du
[temple,

La prêtresse d'Isis, la prêtresse d'Hator.
Merveilleux ! merveilleux leurs membres cer-
[clés d'or !

De lourds joyaux, saphirs, sardoines, émeraudes,
Pressent leurs seins polis moirés de teintes
[chaudes ;
Lèvres de jaspe rouge, et tout un ciel qui luit
Dans leurs yeux plus profonds que le noir de la
[nuit.

Et deux fiers officiers de la droite du prince
D'un bras ont enlacé leur taille souple et mince,
Et sur la rive en fleurs, pour faire un heureux
[jour,
Avec elles s'en vont du pas lent de l'amour.

Ah ! ne humez-vous pas, vagues réminiscences,
Le parfum très lointain des royales essences ?

N'entrevoyez-vous pas, comme au vol d'un
[éclair,
Le grand pays des dieux sous l'ampleur du ciel
[clair,
Les horizons perdus dans le flot des blés jaunes,
Et l'obélisque altier au front des hauts pylônes,
Et le Nil éternel, le Nil, fleuve béni
Qu'Ammon versa pour nous du fond de l'infini,
Et l'Occident de braise au flanc des roches nues,
Alors que les vieux Sphinx des saintes avenues
Nous regardaient passer, au rythme d'un pas
[bref,
Escortant glaive en main Pharaon V. S. F.

Oh ! serments échangés dans l'ombre des pilas-
[tres
Sous la complicité de la nuit pleine d'astres !
Colombes des parvis, hôtes chers et discrets,
Vous qui, sans les trahir, saviez nos doux secrets;
Barque de papyrus, qui berçais nos délices,
Parmi les nymphéas, sur l'azur des flots lisses !
Oh ! bonheur ébauché sous un signe mauvais !
Et voilà qu'au matin de mes jours je m'en vais
Chez les morts, et voilà que mon corps, en son
[heure,
On ne l'a point couché dans la Bonne Demeure.
Si le Destin voulut que ta mère te fit
Le vingt-troisième jour du mois de Paophi,
Tu mourras par Séveck, Séveck le crocodile ;
Et telle fut, hélas ! la fin de mon idylle ;
Tandis que vous, plus tard, mortes jeunes aussi,
Mes sœurs — toutes les deux retenez bien ceci —

Par les baumes sacrés doucement protégées,
Vous reposez toujours au fond des hypogées
Où vos chairs d'autrefois, femmes, gardent encor
Leurs secrètes beautés sous les emblèmes d'or.

Quant au poète, votre ami, c'est une lance
Qui l'envoya d'un coup au Pays du Silence.
Tout le peuple de Kem en fut en désarroi ;
Un édit émana de la bouche du roi,
Et ce fut dans l'éclat de pompes solennelles
Qu'on porta le guerrier aux Villes éternelles ;
Mais, comme on l'a pu lire un jour au *Figaro*,
Découverte à Karnak par monsieur Maspero,
Sa momie aujourd'hui, sous vitre déposée,
Au regard des badauds s'étale en un musée.
D'ailleurs, pour vous prouver que je n'invente
Nés légitimement de cet amour ancien, [rien,
Nos enfants ont là-bas perpétué leur race,
Et de leurs descendants j'ai pu suivre la trace ;
J'en ai retrouvé deux — Isis m'en soit témoin !—
L'un est Abbas pacha, l'autre n'est qu'un Bé-
[douin.

*

Ce quatrième message, qui relate, encore
que bien obscurément, nos faits et gestes d'il
y a trente-sept siècles, mérite à bon droit
qu'on s'y arrête un instant, et l'on me saura
gré, je l'espère, des quelques explications
que, grâce aux lumières d'un savant de mes
amis, je me crois en mesure de présenter à
son égard.

La scène se passe, avons-nous dit, à la cour de Thoutmès III, où nous avons l'avantage de rencontrer une société aussi brillante que polie, aimant le luxe et les arts, et sachant, mieux que nous très certainement, apprécier les lettres. « Mets ton cœur à la littérature, recommande un père à son gamin : je fais entrer ses beautés en ta face ; elle n'est pas un vain mot sur la terre. Celui qui connaît les lettres est meilleur que toi par cela seul. »

Nous voilà donc en de féeriques jardins que baigne le Nil : mystérieux ombrages des sycomores et des figuiers massifs, touffes légères des mimosas, frissonnantes comme des plumes, bouquets de palmiers sveltes dans la clarté dorée d'un ciel oriental, vous voyez tout cela d'ici. Ça et là circulent des groupes de nobles seigneurs d'une distinction parfaite et de jeunes femmes portant avec une extrême élégance la dernière mode de l'époque et jouissant d'une situation légale qui eût fait venir l'eau à la bouche de nos aimables féministes. Il y avait bien, par-ci, par-là, quelques usages, qui... enfin, dont on médierait un peu dans les thés de quatre heures. Bast ! on se fait à tout.

Pourtant, je le dis franchement, le genre de salutation qu'exigeait Sa Majesté, fils du Soleil, ne me plaît qu'à demi. Les bienheureux introduits en son auguste présence devaient, avec enthousiasme (et de là, sans doute, tant de faces camardes dans les statues qu'on exhume), frapper la terre du bout du nez. Quant à moi, j'ai quelque peine, je l'avoue, à me représenter nos deux amies, Mme C. K. et Mlle R., exécutant ce gracieux plongeon, pour le plus grand détriment de leurs charmants profils, qu'elles avaient alors, à n'en point douter, aussi purs de lignes qu'aujourd'hui. Aussi aimé-je à me persuader qu'elles appartenaient à ce petit nombre de privilégiés auxquels était accordée l'inappréciable faveur de ne toucher le sol que du genou. Cette supposition paraît d'ailleurs assez vraisemblable, s'il est vrai, comme on me l'assure, que les expressions de prêtresse d'Hator et de prêtresse d'Isis figurent en général parmi les titres des princesses apparentées à Pharaon V. S. F.

Et à ce propos, je crains que plus d'un lecteur n'ait été arrêté, comme nous le fûmes nous-mêmes, par ces trois lettres mystérieuses. Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier

V. S. F. ? « Viens soiffeur », lança aussitôt l'un de nos amis, qui, sur quatre paroles, n'en dit pas trois de sérieuses. « Vanité, sornettes, folie », risqua un autre, sceptique envers et contre tout. Bref, chacun y alla de sa petite hypothèse ; mais aucune ne nous parut concluante. Ce ne fut que bien plus tard que nous eûmes la solution de l'énigme. Ces trois lettres, nous affirma-t-on, sont les initiales des vocables Vie, Santé, Force, traduction des expressions égyptiennes *anx, usa, seneb*, qui, rendues par trois signes hiéroglyphiques, suivent dans la règle le mot de Pharaon ou ses équivalents. C'était évidemment une manière de souhait de bon augure, qui avait son importance pour un peuple chez lequel une vive intelligence s'alliait fort bien à la plus puérile superstition.

Le message lui-même va nous en fournir la preuve avec son crocodile et son 23^e jour du mois de Paophi. Qu'est-ce que cette histoire de l'autre monde ? Rien que de très naturel dans la bouche de Soffar, dont la présente communication, bien que rédigée plus ou moins en français pour être comprise de nous, demeure encore tout imprégnée de l'influence et des préjugés de cet âge lointain.

Pour me faire mieux comprendre ce qu'il a voulu dire, on me met sous les yeux la traduction d'un antique papyrus. C'est une espèce de calendrier qui porte ceci : « Le 23 Paophi, bon, bon — mauvais, mauvais : quiconque naît ce jour-là meurt par le crocodile. »

Et voilà pourquoi notre désincarné dut, à l'époque, se passer, chose grave, des honneurs de l'embaumement et n'eut d'autre « Bonne Demeure » que l'estomac d'un amphibie.

Nos trois autres personnages furent, à cet égard, notablement plus favorisés, et pour eux tout se passa selon les rites consacrés. Malheureusement, quoique beaucoup plus circonstancié que ceux qui l'ont précédé, ce message se borne encore à des généralités d'un vague désespérant. Il en dit juste assez pour piquer notre curiosité, et se tait sur une foule de points dont la connaissance aurait eu pour nous le plus grand intérêt.

Il semble bien qu'à cette cour du roi Thoutmès, nos quatre amis figurent à peu près sous le même sexe qu'aujourd'hui. C'est déjà quelque chose que de le savoir. Mesdames M. R. et C. K. apparaissent en prêtresses

d'Isis et d'Hator. Cela ne me surprend pas trop, je m'y attendais presque. Qu'elles soient courtisées par « deux fiers officiers de la droite des princes », cela va de soi ; qu'il faille reconnaître Soffar dans l'un de ces deux miliciens, je l'admets encore ; c'était dans le plan astral, puisqu'il devait, vingt siècles plus tard, donner son nom à la dynastie guerrière des Soffarides ; mais ce qui me passe, et l'on me comprendra, c'est que l'autre de ces traîneurs de sabre ait pu être le pacifique homme d'études qui écrit ces lignes et qui jamais ne sentit la moindre velléité de porter panache. Enfin, puisque cela fut, il n'a plus qu'à s'incliner, comme il s'incline également devant cette autre assertion si catégorique :

Et sur la rive en fleurs pour faire un heureux
[jour
Avec elles s'en vont du pas lent de l'amour.

Seulement, laquelle fut sienne ? laquelle au contraire unit sa destinée à celle du futur chaudronnier ? Le message glisse là-dessus comme chat sur braise — et c'est grand dommage.

Daignerez-vous me dire au moins, monsieur le
[comte,
Laquelle des deux sœurs il me reste à fléchir ?

Quoi qu'il en soit, sans lui garder rancune de ce qu'il ne dit point, soyons-lui reconnaissant de ce qu'il nous révèle. Or, il est un fait dont l'importance est peut-être sans précédent : nos deux amies, en leurs chairs d'autrefois, reposent encore au fond des hypogées et la momie du poète

Aux regards des badauds s'étale en un musée.

Oui, mais quelles hypogées ? Quel musée ? M. Maspero discrètement consulté n'a pas su nous le dire ; il croit le fait exact, mais ses souvenirs ne sont pas très nets. En tout cas voilà une réticence dont il est bien difficile de ne pas en vouloir un peu à notre bon Sof-far.

Quelle impression de curiosité satisfaite n'eût pas éveillé en nos âmes la vue de ces antiques dépouilles mortuaires, qui furent nous, il y a si longtemps. Nous les eussions contemplées avec cette sorte de muet attendrissement qu'on éprouve à retrouver au giletas quelque vieille défroque de mode surannée dans laquelle on a brillé jadis. Et juste-

ment cela nous eût permis de trancher une question que nous nous sommes souvent posée à la lecture de ces doctrines renouvelées du bouddhisme. Les désincarnés, puisque désincarnés il y a, conservent-ils le même type au cours de leurs existences successives ? Il semble bien qu'on est autorisé à répondre par l'affirmative, si l'on admet, avec les occultistes, que le corps charnel reproduit les traits du corps astral et que ce dernier, tout en les affinant peut-être, ne saurait perdre les traits distinctifs de la personnalité, cela, du moins, jusqu'au moment où, délivré de tout terrestre désir et de toute forme matérielle, le moi cesse de renaître, ici-bas ou ailleurs, pour entrer dans le Nirvana final, dans la région éternelle des purs esprits. C'est fort bien ; mais accordez un peu ces admirables conclusions avec les influences ataviques à travers les innombrables croisements ancestraux.

Tel est le grave problème à la solution duquel notre correspondant aurait pu apporter des lumières inestimables. Au lieu de cela, il a préféré nous confirmer ses révélations par une preuve qui me paraît, qu'il me permette de le lui dire, non pas exactement faible,

mais enfin moins satisfaisante que nous ne l'eussions désirée.

« Nés légitimement de cet amour ancien — assure-t-il — nos enfants ont là-bas perpétué leur race ». Il en a retrouvé deux, et, pour tout éclaircissement, se borne à nous apprendre que « l'un est Abbas pacha » et que « l'autre n'est qu'un Bédouin ». Le Bédouin, laissons-le courir, nous tenons peu à ce cousinage ; mais, pour Abbas pacha, c'est une autre affaire. Si seulement nous savions de quel Abbas pacha il peut bien être question. Ce qu'on en trouve, sous le fez, d'Abbas pacha, c'est phénoménal. Mais, en somme, il n'y en a qu'un seul qui compte : c'est Son Altesse Abbas Helmi, khédive d'Egypte. Serait-ce lui ? Ce serait bien extraordinaire ! D'ailleurs, en ce qui nous concerne personnellement, nous avons quelque peine à le croire ; nous eûmes jadis l'honneur, alors qu'il n'était qu'un enfant, de le recevoir à notre table et, franchement, nous ne nous sommes douté de rien. La voix du sang n'a point parlé. Il faudrait donc que ce fût du côté de Soffar qu'on dût chercher la filiation. Le jeune et sympathique successeur des Pharaons se trouverait alors — et pour notre part

nous n'y saurions voir d'inconvénient sérieux — classé parmi les princes Soffarides. C'est là un point que nous nous permettons de soumettre à la sagacité bien connue des généalogistes.

Après tout, que d'obscurités ! Demander à Soffar ? C'est bien vite dit ; mais telle est la nature de nos relations avec notre protecteur, qu'il nous communique ce qu'il veut et que nous ne pouvons l'interroger. Ah ! que d'obscurités ! que d'obscurités ! Cependant les faits sont là.

Cinquième message

Ce message de Soffar, qui semble devoir être le dernier, est tombé du plafond chez Mlle M. R., où, contrairement à mon attente, Mme C. K. ne se trouvait point. Aussi, chose extraordinaire, ne parle-t-il point d'elle. Il présente une sorte de résumé des relations de son auteur, c'est-à-dire de l'ex-chaudronnier persan, avec notre charmante féministe, au cours de leurs existences antérieures.

Comme on le verra, il remonte à une antiquité reculée à donner le vertige. En cursive latine, comme le précédent, il était écrit sur une bande de papier rouge, longue de près de deux mètres, large de dix à quinze centimètres, enroulée, elle aussi, en forme de volume antique, et attachée toujours de la même herbe filamenteuse.

*

Moi Soffar je ne viendrai plus.
Je sens bien que pour Mélanie
Ces messages sont superflus,
Que l'on doute et qu'on me renie.

Cet entêtement obstiné
Jette dans la béatitude,
Où je flotte désincarné,
Comme un relent d'ingratitude.

Et pourtant, sur l'arbre ancestral,
Aux origines oubliées,
Plus je remonte dans l'astral,
Plus nos deux âmes sont liées.

Je la vois encor maintenant...
C'était dans l'éclat des tonnerres
Où s'effondrait un continent,
A l'aube des temps quaternaires.

Me faisant ses premiers aveux
En tout bien et toute sagesse,

Elle voilait de ses cheveux
Son corps de jeune sauvagesse.

Dans le trouble des éléments,
L'horreur des vastes cataclysmes
Versait les épouvantements
Sur le monde et ses égoïsmes.

Les montagnes crachaient du feu;
Au ciel qui fondait en déluge,
Hélas ! il n'était plus de dieu,
Et sur terre plus de refuge.

Sous les tempêtes en courroux
Nous allions les mains enlacées,
Tandis que sur nos membres roux
Tombaient à flots les eaux glacées.

Vêtus, elle de son carquois,
Et moi de ma hache de pierre,
Dans la nuit nous nous tenions cois
Sans oser fermer la paupière.

Et dès l'aube, sous le ciel noir,
Fouettés par la famine blême,
Pleins d'amour et de désespoir,
Manger était le grand problème.

Nos horizons étaient hantés
De fauves fuyant leur tanière,
Qui rôdaient, d'effroi tourmentés,
Sentant venir l'heure dernière.

Un soir, trouvant pour nous blottir
L'abri rêvé d'une caverne,
Soudain nous en voyons sortir,
Effroyable sous le jour terne,

Un gigantesque iguanodon,
Monstre qu'on ne voit plus qu'en songe,
Reste des mauvais âges, dont
Le col visqueux vers nous s'allonge.

Ah ! chère belle, avec le poids
De tant de siècles sur ma tête,
Toujours je sens, toujours je vois
Le regard trouble de la bête.

Et puis, d'autres temps sont venus :
Ce fut Thèbes où vous m'aimâtes,
Où les charmes que j'ai connus
Reposent sous les aromates.

Et plus tard, ce fut vous encor
Par qui j'eus l'âme annihilée,
Lorsque j'étais frère d'Hector,
Quand vous étiez Penthésilée.

Et ce fut — rappelez-vous donc —
Alors qu'aux rives du Scamandre
Les guerrières du Thermodon
Accoururent pour nous défendre.

Ah ! vous voir, lancée au galop
Sous le casque à crinière blonde,
Tenant en main le javelot,
Faisant vibrer l'arc ou la fronde !

Mais l'amazone, par serment,
Est rebelle aux charmes du mâle ;
Dans votre ombre j'ai follement
Trainé mon cœur et mon front pâle.

C'est ainsi qu'aux champs d'Ilion
Je vous suivais dans la mêlée,

Lorsque sur vous, comme un lion,
Se rua le fils de Pélée.

Vainement mon glaive d'airain
A tenté d'arrêter sa lance ;
Des Parques l'arrêt souverain
A déjoué ma vigilance.

Le sombre Hadès s'ouvrit pour nous,
Tandis qu'ému, jetant ses armes,
Le divin Achille à genoux
Pour tant de grâce avait des larmes.

— Mais l'heure sonne de finir :
Je me tairai sur Babylone
Et sur maint autre souvenir
Dont notre passé se jalonne.

La vérité vraie et sans fard,
Je l'ai dite, belle incrédule ;
Et je l'atteste, moi, Soffar,
En vous signant cette cédule.

*

Ce dernier message, comme il appert, laisse de côté sans façon deux des membres de notre quatuor ; il brûle la politesse à la plus charmante des occultistes, ainsi qu'à celui qui s'est fait un devoir de relater ces étranges révélations. Il n'en a pas moins son importance, ne fût-ce que par le fait qu'il jette quelque lueur sur plusieurs points de ceux qui l'ont précédé. Supérieur en netteté

et en précision à ces premières communications, il présente comme elles, à côté d'un coloris toujours un peu de pacotille et d'une versification toujours un peu quelconque, un certain mérite littéraire, du moins pour autant que nous en pouvons juger. Il n'est personne, pensons-nous, qui n'ait été frappé de cette magistrale représentation des temps effroyables où l'homme fuyait éperdu sous la terreur de ces immenses cataclysmes dont l'effroi montait jusqu'aux dieux, où Istar elle-même, Istar la grande déesse chaldéenne, la divine mère de l'humanité, jetait épouvantée ce cri de détresse : « Tout s'en va en argile ! mon peuple, le peuple que j'ai enfanté remplit la mer comme le frai des poissons ».

Ce mystérieux courrier de l'au delà nous avait fait une impression si profonde, que nous en rêvâmes. Il nous sembla que nous l'avions lu en manière de récital. (Qu'on me pardonne ce vilain néologisme.) La chaude sympathie de notre public, aussi nombreux que plein de bienveillance, ne nous avait pas fait défaut un seul instant, et nous en étions à nous féliciter, les oreilles encore bourdonnantes de l'applaudissement final, lorsque nous vîmes s'avancer jusqu'à la tribune où

nous achevions notre verre d'eau sucrée trois messieurs à lunettes. Ils portaient des lunettes, nous nous rappelons d'autant mieux ce détail que leur miroitement donnait à leur visage quelque chose de légèrement goguenard, qui nous sembla de mauvais augure.

— Mon cher monsieur, commencèrent-ils, d'ailleurs du ton le plus courtois du monde, mon cher monsieur, votre petit roman fantaisiste est fort réussi, n'était une légère anicroche qui prouve clair comme le jour que votre Soffar parle de choses dont il n'entend pas le premier mot. Il se met complètement le doigt dans l'œil. — Cette métaphore nous parut marquée au coin d'une vulgarité regrettable, mais passons. — L'iguanodon, mon cher monsieur... l'iguanodon...

Nous vîmes aussitôt, à qui nous avions affaire. « Ces messieurs étaient des géologues. » Ils s'apprêtaient à démolir à grands coups d'arguments la fameuse base de granit dont nous avons parlé, comme ils avaient jadis mis en pièces, sous l'acier de leurs marteaux, le mauvais éclat de rocher sur lequel notre compatriote Rodolphe Töpffer se reposait dans la vallée de Trient.

— L'iguanodon, poursuivirent-ils, qui bien

qu'il ait une corne sur le nez appartient à l'ordre des dinosauriens, est un reptile fossile contemporain des ammonitidés, genre *acanthocéras*, *sonneratia*, *pachydiscus*, *schloenbachia*, *hamiles*, etc. Rencontré déjà dans le jurassique, il atteint son maximum de développement dans le néocomien. Or le néomien, mon cher monsieur, est l'étage inférieur du crétacé inférieur, lequel crétacé est l'étage supérieur de la période supérieure à la période primaire, et qui, pour cette raison, a été fort justement dénommé période secondaire. Votre Soffar paraît ignorer tout cela. Il nous en conte de raides. Comment veut-il nous faire admettre que son iguanodon ait sauté à pieds joints par-dessus toute l'époque tertiaire, qui ne compte pas mal de siècles, pour s'en venir « à l'aube des temps quaternaires » donner une crise nerveuse à Mlle M. R. dans la première de ses incarnations ? Oui, monsieur, ce gigantesque dinosaurien, nous le maintenons, est contemporain des *acanthocéras*, *sonneratia*, *pachydicus*, *schloenbachia*, *scaphites*, etc.

Réveillés en sursaut sous le choc de cette avalanche de vérité scientifique, nous eûmes un grand soupir de soulagement, tandis que

nous venait aux lèvres cette réminiscence de nos classiques : « Et voilà pourquoi votre fille est muette ». Cependant une impression pénible persistait. Nous avions beau nous répéter :

Un songe, me devrais-je inquiéter d'un songe ?

Nous avions beau nous dire que jamais, au grand jamais, nous ne donnerions de récital, puisqu'à cette seule pensée notre timidité naturelle en a froid dans le dos ; qu'il était infiniment peu probable que les géologues fussent onques tentés de mettre le nez dans ces hautes révélations ; malgré tout, nous n'étions point tranquille. En dépit de leurs grands mots, ils pouvaient avoir raison, ces casseurs de pierres, cela s'est vu. A tout prix il fallait trouver un argument. Voyons, nous disions-nous, sans être journaliste, n'a-t-on pas toujours dans son carquois des arguments pour et contre tout, bons ou mauvais, peu importe, pourvu qu'ils frappent juste ? Et en effet nous eûmes bien vite mis la main sur la flèche que nous aurions dû leur décocher, une jolie flèche à double pointe comme un dard de Rama.

De deux choses l'une, ou Soffar se met le

doigt dans l'œil (pour me servir de l'élégante expression de ces messieurs) ou Soffar ne se met pas le doigt dans l'œil ; — il me semble qu'on ne peut guère me refuser ce premier point. — S'il ne se l'y met pas, s'il ne s'est pas trompé, il faut admettre avec lui que l'iguanodon a traversé sans avaries tout le tertiaire, ce qui après tout ne fera point hausser le prix des denrées. Quelques échantillons, fort rares sans doute, « reste des mauvais âges », comme l'explique notre Persan, se seront perpétués jusqu'à l'époque dont il s'agit ; peut-être même celui que nous avons ici fut-il le dernier de sa race, ce qui ne saurait manquer de l'entourer aux yeux des personnes sensibles d'une vague et mélancolique auréole.

Si d'autre part l'ex-chaudronnier s'est trompé, c'est précisément là ce qui nous sauve. Son erreur, erreur de nom évidemment, *lapsus calami*, ou absence passagère, ne prouve-t-elle pas, chez une intelligence de ce calibre, une émotion momentanée, émotion provoquée (les lecteurs non prévenus me l'accorderont sans hésiter) par « le regard trouble de la bête » dont la magnétique influence, ainsi qu'il l'avoue lui-même, le poursuit en-

core après tant de siècles. Donc, il y a eu monstre antédiluvien, iguanodon ou autre. mylodon, glyptodon, mégalodon, que sais-je ? Ce qui en tout cas milite puissamment en faveur de toutes les circonstances concomitantes et, par suite, de la réalité du message.

Du reste, messieurs les savants peuvent dormir sur les deux oreilles, jamais les hôtes de l'invisible (c'est là ma conviction profonde) ne se risqueront à bêcher sérieusement dans leur domaine — l'iguanodon n'est ici qu'un accident — jamais leurs communications ne porteront sur des faits ignorés de la science. Connaissent-ils ce qu'elle ne connaît point encore ? Sur plus d'un point cela paraît vraisemblable ; mais ils sont trop de nos amis pour nous en rien révéler ; aussi bien ne nous feront-ils jamais découvrir le moindre trésor. Les raisons en sont trop évidentes pour qu'il soit besoin d'y insister.

Leurs révélations auront donc toujours un caractère essentiellement personnel, bien qu'il puisse leur arriver parfois de côtoyer l'histoire, ou même de nous apporter la confirmation de tel ou tel des grands événements qu'elle nous raconte. C'est ainsi que nous savions déjà par l'*Ethiopide* d'Actinus

de Milet que le divin Achille, vainqueur de Penthésilée, ne put s'empêcher, ému de tant de beauté unie à tant de vaillance, de verser quelques larmes sur son corps pantelant. Il n'en est pas moins intéressant de trouver ce détail confirmé par une autorité aussi importante que celle de Soffar, et surtout d'apprendre de lui que cette fameuse reine des Amazones ne serait autre que Mlle M. R., notre amie féministe. N'avons-nous pas là, en tout cas, un remarquable exemple de la persistance des tendances ancestrales, puisque, si vous avez le plaisir de rencontrer cette aimable personne, neuf fois sur dix, vous lui verrez en mains, non plus, il est vrai, l'arc et le javelot, mais encore et toujours la *Fronde*, journal des droits de la femme ? En dépit de tout cela pourtant, elle demeure réfractaire ; elle déclare ne se souvenir de rien, ce qui s'appelle rien. A notre humble avis, Soffar a tort de s'en formaliser.

Cette incrédulité nous surprend d'autant moins que nous-même, malgré le témoignage de nos yeux, malgré la rigueur absolue de nos déductions, convaincu plutôt que persuadé, nous ne sommes pas sans entendre parfois les moustiques du doute bourdonner

autour de notre certitude. Que sera-ce donc de ceux qui n'étaient point là, de ceux qui n'ont point vu ? En cet âge de snobisme et de roserie, où tant d'honnêtes gens ont cru à la parole des Mercier et des Chamberlain, à la vertu de l'étatisme, à la beauté du vers amorphe, on ne nous croira point. Nous saurons en prendre notre parti et, quoi qu'il advienne, aux sceptiques et aux intransigeants, nous nous bornerons à répondre, avec ce même Montaigne, invoqué au début, et qui d'ailleurs ici ne fera que traduire Platon (deux autorités ou je ne m'y connais pas) : « Que ce que nous avons dit soit vrai, nous en asseurerions, si nous avions pour cela confirmation d'un oracle, seulement nous asseurons que c'est le plus vraisemblablement que nous ayons sceu dire. »

